

# De l'engagement à la poétique et au-delà (Guérin, Genet, Duvert, Camus et Louis)

*Maja Vukušić Zorica*

Université de Zagreb

## Abstract

Daniel Guérin (1904-1988), Jean Genet (1910-1986), Tony Duvert (1945-2008), Renaud Camus (1946-) and Édouard Louis (1992-), writers who came after Gide, question “engagement” after Sartre in the field of homosexuality: from Guérin’s autobiographical writings and his *Vautrin*, to Genet’s *Prisoner of Love*, the two elders reassess the presupposed necessary link between homosexuality and revolution. Guérin, libertarian anarchist / socialist, sociologist, sexologist and writer, announces that social criticism and subversion of common values aren’t enough. Genet, the “Actor” and “Martyr”, shows, through his commitment to the Palestinians and the Black Panthers not only the pathetic, but also the poetic implications of “engagement”, a new potential of the “beyond” mere transgression. This transgression, announced by Genet and Foucault, visible in Duvert’s writings, reaches new heights with Camus’s *Tricks*, prefaced by Barthes. This corpus introduces the problematic shift from identity to “normalization” of gays, represented by Louis’s *The End of Eddy*. From the so-called revolution, through transgression, to aesthetics, this path raises the question why writing becomes a platform that, in a non-flattened, non-mystified and non-identity-based representation of the everyday life, finds its “becoming-plebeian” in autobiography.

**Key words:** homosexuality, autobiography, identity, literature, engagement

## 1 INTRODUCTION

La question de l'homosexualité, étudiée ici à travers l'autobiographisme dans le sens large du terme, va devenir le dispositif qui tracera la trajectoire des « anormaux » foucaaldiens venus après Gide : Daniel Guérin (1904-1988), Jean Genet (1910-1986), Tony Duvert (1945-2008), Renaud Camus (1946 -) et Édouard Louis (1992 -).

Ces écrivains posent la question de l'engagement après Sartre ; de la révolution, via la transgression, jusqu'à l'esthétique, ce dispositif remet en question l'esthétique qui serait le salut de ces écrivains. Car l'écriture introduit la seule plateforme qui puisse comprendre le quotidien, qui ne serait ni aplati, ni mystifié, ni identitaire, qui pourrait bien trouver son « devenir-plébéien » dans l'autobiographisme.

## 2 GUÉRIN, VAUTRIN, RÉVOLUTION ET HOMOSEXUALITÉ – CONTRE LA SOCIÉTÉ ET LES HOMOSEXUELS ?

Loin de l'amalgame d'analyse sociologique et de « comédie » de Balzac, Guérin n'est qu'engagé. Pour lui, *Vautrin* est l'incarnation de la rébellion contre la société et de l'homosexualité qui, eu égard à l'engagement marxiste/anarchiste de Guérin, va démontrer le lien direct entre le « phallisme » et le socialisme, la sexualité et la « révolution ».

En comparant les pièces, le *Vautrin* de Balzac et celui de Guérin, le premier l'emporte de loin : il est plus dans l'allusion, la peur, le possible. L'horizon de Guérin est celui de la « camaraderie », nouvelle perspective pour les homosexuels qui les éloignerait de la ghettoïsation, et celui de la critique de la société, tâche « sérieuse », geste courageux, le rendant aujourd'hui désuet à cause de la croyance pathétique dans les valeurs de la transgression.

Guérin succède à Gide (*Corydon, Retour de l'U.R.S.S.*) – les deux se rendent compte de ce qui ne fonctionne pas dans la pratique du socialisme. Gide, à un moment donné, abandonne le communisme, se demandant si ses croyances étaient fondées sur une sympathie non intellectuelle, un désir d'être considéré comme un sympathisant communiste empathique ou le désir érotique qu'il ressentait pour les garçons russes, tandis que Guérin déclare clairement qu'il est entré dans le communisme par l'homosexualité, par le désir qu'il ressentait pour les travailleurs pauvres qu'il considérait comme des compagnons. En fait, Guérin est l'un des rares à dénoncer l'homophobie des sociétés socialistes, qui ne lui est

pas inhérente (Guérin 1983 : 55). Bien que le concept de la révolution soit aujourd'hui différent de celui préconisé par Guérin – il est, par ailleurs, toujours très problématique d'invoquer la révolution –, et que son concept de révolution soit un peu théoriquement « vide », c'est-à-dire plus proche de l'activisme que de la philosophie ou de la sociologie, son apport est incontestable pour avoir essayé de ne pas penser l'avenir des homosexuels à travers la « ghettoïsation » ou la « normalisation » actuelle, même si ce n'est que par l'argument du « substrat charnel » qui assure la persistance de ses convictions, « surgi des profondeurs viscérales de /s/on être » (ibid. : 52).

Or, tant s'en faut de le proclamer contemporain, car chez Guérin l'homosexuel est le « rongeur » de la société bourgeoise, qui transforme sa « trahison » de la masculinité/virilité en une sorte d'accomplissement (1983 : 33) – comme si le but de tout homosexuel était de subvertir la société par un engagement social. Tout en promouvant le combat pour la liberté économique et sexuelle, il est l'un des premiers à critiquer le sectarisme des homosexuels.

Selon lui, il n'est pas question de la formation de « ghettos » avec des « rituels sectaires » de la libéralisation des coutumes, de la « commercialisation excessive » (apolitique croissante, frivolité liée aux rencontres « sans lendemain », 1983 : 17), des « provocations publiques », il s'agit de transformer la vie quotidienne, d'ouvrir des opportunités qui seront promues aussi par Foucault. Cette « ouverture sociale » et l'« universalité bisexuelle » (1983 : 21), rendues possibles, selon lui, par les événements du Mai 1968 (1983 : 23), ont fait de Guérin, dans les années 1980, un critique du mouvement des droits des homosexuels et de la scène gay.

Naze, dans son *Manifeste contre la normalisation*, montrera à quel point la critique de Guérin est, d'une part, justifiée et, d'autre part, limitée par son époque, car le soi-disant « individualisme égoïste » attribué par Guérin aux homosexuels n'est pas la destruction de « l'idée communautaire », mais simplement sa reconfiguration et sa cristallisation à une époque moins tragique (Naze 2017 : 50-51).

Cependant, ce qui est problématique dans la conception de l'homosexualité de Guérin, c'est non seulement l'instrumentalisation des femmes, mais la réification des partenaires sexuels et l'idéalisation des jeunes travailleurs.

Peter Sedgwick affirme que chez Guérin les amoureux deviennent l'incarnation du prolétariat actif, et le privé, à travers la plénitude et l'uniformité, est transformé en une entité publique collective. C'est un mythe de la masculinité de la classe ouvrière qui combine son syndicalisme et sa sexualité dans une idéalisation en résonance avec la mythologie moins érotique mais tout aussi éthérée du prolétariat de Sorel ou de Lucas. Guérin, par son masochisme, son fétichisme et ses notions réductionnistes de la beauté physique, stéréotypées, reproduisit des relations d'exploitation analogues à celles condamnées par le féminisme. Guérin était

en partie conscient de ces contradictions entre les valeurs égalitaires et émancipatrices de la gauche et la métaphysique de la domination, de l'humiliation et de l'objectivation (Sedgwick 211), et d'où aussi l'autocritique d'*Eux et lui*. Peut-être s'agit-il d'une marque d'époque, mais ce qui lui importait, c'était de dissocier le lien traditionnel entre l'homosexualité et la bourgeoisie (et le fascisme), et de faire voir que l'homosexualité existe parmi les travailleurs qu'il faudrait libérer, comme tout le monde.

Vivant la « dichotomie cruelle » des révolutionnaires et des intellectuels bourgeois, gays et révolutionnaires, Guérin s'est toujours considéré comme un révolutionnaire marginal au sein du syndicalisme ouvrier et anti-intellectuel français. Plus tard, Guérin préférera parler du communisme anarchiste plutôt que du marxisme anarchiste, mais restera fidèle au matérialisme historique et au concept de classe toute sa vie (Berry 2004 : 41). Ainsi Guérin compare-t-il non seulement les femmes aux homosexuels, mais aussi l'homophobie et le racisme. Or, Guérin est miné par son essentialisation des ouvriers, qui le rapproche de l'amour de Gide pour les garçons à la peau hâlée, de son exotisme, plutôt que de l'ouvrir à la possibilité promue par Genet et Hocquenghem (1988), l'idée que l'homosexualité ne devrait pas être réduite à une affaire privée, à « l'homosexualité blanche ». Ces deux-là, dans leur haine de la majorité et leur propre identité française, pro-meuvent cette minorité, cet autre qui nous change.

### 3 FILS PRODIGES ? – DE LA TRANSGRESSION À L'ESTHÉTIQUE : GUÉRIN, DUVERT, GENET, LOUIS

Marginalisé pour avoir présenté l'homosexualité en tant que condition nécessaire de la révolution, Guérin a connu un sort similaire à celui de Tony Duvert, qui a défendu « l'indéfendable », la pédérasie/pédophilie. À l'encontre de Guérin, Duvert considérait la liberté sexuelle des mineurs comme la question politique cruciale pour abolir les processus de reproduction du pouvoir (1974 : 155).

À l'instar de Guérin, Duvert critique également « l'Ordre de la Dépense » et l'idéologie du « naturel » (1974 : 15-16), mais contrairement à Guérin, il ne croit pas à la sexologie, proclamée un produit de la propagande libérale et de la médecine dans laquelle l'enfant est une victime de la machine familiale/maritale de production et de consommation sans fin (1974 : 18) car la sexualité est censée être un espace de liberté (1974 : 22). Or Duvert a la perspicacité foucauldienne quand il démontre clairement la proportionnalité paradoxale des concepts omniprésents de transgression, de contestation, de révolution et de respect du système.

Mais l'héritage des années 1960 et 1970, la « libération » du désir (« Jouissez sans entraves »), a conduit au conformisme de la transgression qui a été démontré par Pasolini (« Porcile », 1969) et Foucault (« Sade, sergent de sexe »). L'instrumentalisation de la transgression, devenue une fin en soi et donc abolie par elle-même, a paradoxalement inauguré l'intégration du concept d'identité et de la demande du « mariage pour tous ».

Le roman d'Édouard Louis de 2014, *En finir avec Eddy Bellegueule*, dédié à Didier Eribon, auteur, entre autres, de *Retour à Reims* (2009), pourrait presque être l'antithèse des œuvres autobiographiques de Guérin ; pas seulement à cause de l'origine presque diamétralement opposée des deux, mais surtout parce que le thème de ce roman contemporain n'est pas seulement la découverte de soi et l'identité, mais le fait qu'il *invente* son propre nom, Édouard Louis. Louis raconte l'histoire d'un homosexuel victime de la société qui doit fuir pour survivre. La deuxième partie du livre, « Défaite et évasion », sous-entend une évasion qui n'est plus un projet présent depuis toujours, le fruit d'une intoxication par la liberté à la Guérin, mais la dernière solution surgie après une série de défaites vécues sous l'égide de la féminisation, qui est, pour Guérin, problématique.

L'engagement de Guérin, politique et sexuel, et surtout la « grandeur » dont souffrait son Vautrin, annonce logiquement son rejet de la pose de Jean Genet, renégat et maudit (Berry 2004 : 30, 42), car il veut peindre l'homosexuel le plus naturellement possible, comme un homme normal et en bonne santé (*Un jeune homme excentrique*), et refuse de jouer l'exceptionnel, l'exclu de la communauté, car, selon lui, cela donne aux hétérosexuels des bâtons pour les battre. Mais l'ensemble de l'œuvre de Genet, notamment *Un captif amoureux*, qu'il commence au Maroc en juin-juillet 1983 à l'aide des notes qu'il écrivait depuis près de quinze ans et qu'il écrira pour la plupart en septembre 1984 en Grèce, met en garde contre l'ambiguïté du concept de l'engagement. Ce « captif amoureux » termine le livre avec la phrase suivante : « Cette dernière page de mon livre est transparente ». Que signifie cette supposée transparence ?

Genet écrit une autobiographie-récit de voyage, découverte et affirmation de son amour pour la Palestine et les Black Panthers, mais son engagement est, dès le départ, tout à fait différent, car il ne promet aucun programme, aucun jargon politique.

Mais à l'encontre de Genet qui, comme lui, est la cible idéale de diverses surinterprétations, du nazisme à l'antisémitisme, Guérin n'est pas un « ennemi déclaré » de la société. Alors que Genet célèbre passionnément les traîtres – de *Notre-Dame-des-Fleurs* (Mignon, Divine) au *Journal du voleur* et *Les Paravents* (Said) –, la provocation hyperbolique, la théâtralité et l'inversion de toutes les valeurs, Guérin voit la trahison uniquement comme un problème moral ou éthique.

Si l'*Autobiographie de jeunesse* de Guérin est une autobiographie classique d'un garçon riche à Paris, *Un captif amoureux* de Genet est un livre que, comme il le savait lui-même, les Français ne liraient pas. C'est un livre étrange, plein de doutes, d'érosion de pensées, de rêves, complètement dicté par une idée fixe qui dure depuis quatorze ans (1970-1984), la recherche de Hamza et de sa mère. Contrairement à Guérin, Genet déconstruit le livre par une multitude de voix, d'espaces vides et de silence, car ce n'est ni le *Bildungsroman* d'un homosexuel, ni une version de *Künstlerroman*, car bien qu'il soit imbibé d'érotisme (et non plus principalement d'homosexualité), ni un écrit sociologique ou politique. Dans *Quatre heures à Chatila*, Genet précise que ce livre n'est pas le fruit d'une fascination pour les corps de jeunes Palestiniens. L'admiration de Genet pour les Fédayins n'est pas l'engouement de Guérin pour les prolétaires. Face aux hommes réfugiés en Israël devant les troupes jordaniennes, Genet ne s'adonne pas à l'admiration aveugle ; Genet critique ouvertement le culte du martyr et la radicalisation.

L'adhésion de Genet à la cause palestinienne est tout à fait individuelle, qui, comme il l'a dit dans un entretien du décembre 1983 sur les manifestations contre les massacres de Sabra et de Chatila, va cesser dès que la Palestine sera institutionnalisée. Le but de Genet, à l'encontre de Guérin, n'est donc ni la fin de la révolution, ni une nouvelle société, ni la création d'une nation, ni l'occupation du territoire. Les plus intelligents, a-t-il dit, ont compris que la modernité réside, non pas dans la territorialisation et son enracinement, mais dans les possibilités sans précédent d'accroître la mobilité. La loyauté à la révolution signifie pour lui une capacité illimitée d'agir, de bouger et de parler. L'amour de Genet pour les Palestiniens, contrairement à celui de Guérin pour les travailleurs, implique également un questionnement constant qui peut toujours glisser dans la trahison : « La foi jamais totale et moi jamais en entier » (1986 : 125). Comme il le dit (1986 : 367), dans d'autres circonstances, il éviterait des mots comme « héros, martyr, combat, révolution, libération, résistance, courage », comme il évitait les mots « patrie » et « fraternité » qui le dégoutaient, mais les Palestiniens l'ont conduit à l'effondrement de son vocabulaire ; l'acceptant, il est conscient qu'il « n'y a rien derrière de tels mots » (1986 : 148). Genet, « simulateur spontané », déréaliste des Palestiniens et des Black Panthers, appelle la révolution un jeu de pauvres, une révolte perpétuelle qui se transforme, d'une négation poétique en une affirmation politique (1986 : 142).

Si la littérature est, selon Genet, un « jeu de massacre », le trouble qu'il provoque diffère de celui de Guérin. Sartre neutralise l'antisémitisme de Genet au nom de l'homosexualité en le transformant en un mal nécessaire, mais secondaire et même bon (parce qu'Israël peut dormir paisiblement) afin de le transformer en saint, en un héros de la négation moderne, de la critique de la société française de l'époque. Dans *Jean Genet, post-scriptum*, Marty propose de repenser l'attitude de Genet à l'égard de la politique par l'introduction de la notion du « malentendu »,

comme l'incapacité de Genet à établir une attitude positive quelconque à l'égard de la politique, même sous la forme paradoxale de la catharsis. Genet n'est ni serviteur ni pénitent (Marty 2006 : 11) ; sa modernité repose précisément sur l'impossibilité de toute catharsis (ibid. : 12).

Si Genet est un sujet politique, économique et historique (ibid. : 48-49), à l'encontre de la lecture apolitique française de son œuvre et de Guérin, qui, comme Gide, souffre du malentendu typique des intellectuels, le mythe du « grand homme » qui doit juger et dire la vérité, il n'est pas une victime de l'incompréhension. Selon Marty, il serait un enseignant pervers (ibid. : 60) qui n'est pas emprisonné par le discours : il l'emprisonne. Il n'y a plus de différence entre la vérité et le mensonge, le seul régime est l'incompréhension, et ni le sens ni la politique n'ont le potentiel de survivre.

Or, cette transgression est aussi une perversion, qui attaque non seulement la société, les lois, comme chez Guérin, mais aussi le langage, l'éthique du langage, la possibilité du vrai, et le sens des choses (Marty 2006 : 68). C'est pourquoi la trahison chez Genet devient l'acte de connaissance d'un gnostique, d'un « hyper métaphysicien » (2006 : 102) qui n'a rien d'un idéologue à la Guérin, qui déteste la France petite-bourgeoise, la Troisième République, et qui aime une France féodale rêvée.

À l'encontre de Guérin, Genet ne laisse aucune place à l'émancipation, mais va à la recherche de son propre plaisir, en jouant avec les substitutions, au-delà de la transgression même : « Il est indécent de parler de moi » (Genet 2010 : 41).

#### 4 ET LA LITTÉRATURE ? CAMUS ET BARTHES

Renaud Camus, dans *Élégies pour quelques-uns*, énonçant la thèse sur le resserrement de nos engagements, annonce une perspective littéraire qui distingue l'absence comme la manière la plus ordinaire et la plus normale de notre relation au monde, notre présence, où tout art devient un art de l'absence. Dans deux livres, les deux imprimés en 1988, formant un ensemble dynamique de fragments, *Élégies pour quelques-uns*, abandonnées et reprises maintes fois, comme un livre « gravé par l'inexistence, le néant, le silence et l'oubli », « des traces sur papier », un « palimpseste parmi les urnes » (1988 : 72), et son terrible homologue, « Opus incertum » (1988 : 45), *Tricks*, Camus ne s'adresse pas seulement au lecteur qui échappe toujours, et se demande de quelle main il lirait le livre (1988 : 71), mais il s'approche d'une tradition dont les prédécesseurs sont Gide et Guérin, en rejetant toute forme de transgression, de l'érotisme ou de la violence dans l'homosexualité.



La transgression l'ennuie ; la seule transgression qui l'impressionne est la transgression de la grammaire, notamment de l'anacoluthie (1988 : 92-93). Dans les *Élégies*, un texte poétique et poignant sur l'absence du narrateur, tout imprégné de Rome, absorbé dans les souvenirs, les caresses, il chante un érotisme du « regard masculin ».

Camus présente la figure d'un jeune homme nu, mais contrairement à Gide, chez qui il devient la figure d'un lecteur idéal (*Journal*), ou à Barthes, qui, à la fin des *Soirées de Paris*, fait ses adieux, symboliquement, Camus, dans les *Élégies*, refuse le concept de la « drague », et réduit tout au concept du vide et de l'absence en tant que présence.

Camus thématise ce vide, l'absence que Foucault a également signalée, l'opposition même de la formule de Casanova du « meilleur moment amoureux », celui « quand nous montons les escaliers ». Il affirme que l'homosexuel dira plutôt que le meilleur moment amoureux est celui où l'amant s'en va en taxi ; qu'il s'agit plus de mémoire que d'anticipation, ce qui, insiste-t-il, ne dit rien sur la nature de l'homosexualité. Hocquenghem le nommait non pas instabilité, ni désespoir ni substitut, mais mobilité, définie déjà par Guérin. Les *Tricks* de Camus, nécessairement au pluriel puisque décrivant des « rencontres sans lendemain » avec les hommes dont les noms donnent le titre à chacun des 46 épisodes, sont peut-être les plus réussis à cet égard, car ils donnent un aperçu d'un phénomène qui n'est occulté ni par le concept d'amitié plein de références antiques, ni par la libération rappelant Mai 1968, ni par le « politiquement correct » contemporain ; un phénomène de ce qui n'est plus ni artificiel, ni stylisé, ni esthétisé, ni transgressif, ni agressif, ni sentimental, ni justificateur, ni identitaire, ni assourdissant.

Barthes, dans la préface de *Tricks*, affirme que les « tricks » sont simples, ne nommant jamais l'homosexualité – la nomination serait « une source de conflits, d'arrogance et de moralité » (Barthes, dans Camus 1988 : 14-15) –, et neutres, n'interprétant pas, « sortes d'à-plats, sans ombre et comme sans arrière-pensées » (ibid. : 15). Pour paraphraser Barthes, *Tricks* comme livre rappelle le haïku qui unit l'ascétisme de la forme, qui empêche l'interprétation, et l'hédonisme serein (ibid.).

La répétitivité, la banalité des pratiques sexuelles ne correspondent pas au plaisir, et comme l'enchantement est inexprimable, le langage, selon Barthes, ne peut que figurer en respectant l'économie de la phrase, privant l'acte sexuel de la longueur, de l'effort, du bruit et de la pensée (ibid.) dans un crescendo vers la fin.

Selon Barthes, *Tricks* ne sont ni une aliénation ni une sublimation, mais une « conquête méthodique du bonheur » clairement marquée, discontinuée (ibid.). Barthes souligne le ton du livre, qui repose sur « l'éthique du dialogue », « la bienveillance », « la politesse », « l'humour », « l'élan », la « générosité », « l'amitié », « l'obligeance » (ibid. : 18), ce qui n'est paradoxal qu'en apparence. *Trick* en tant



que phénomène ne se produit par définition qu'une seule fois et devient, pour Barthes, une sorte de synecdoque, de sagesse (Barthes, dans Camus 1988 : 18).

L'auteur, dans la note d'ouverture de la première édition française (Paris, 16 décembre 1978), indique clairement que *Tricks* n'est ni un livre pornographique, ni érotique, ni scientifique, ni sociologique. Il essaie de parler de l'homosexualité comme si la bataille avait déjà été gagnée « pacifiquement » et « innocemment, comme dirait Duvert ». Le livre *Tricks* n'est ni une image de la vie gay, ni une chronique de la vie, ni une chronique de la vie sexuelle en général (ibid. : 19-20). Mais pour qu'un *trick* existe, en tant que degré minimal de rapport, et non pas dans un sens péjoratif, il faut que « quelque chose se passe » : « un échange de semence ».

Camus rejette les accusations d'exhibitionnisme (1988 : 21) car elles impliquent la découverte de quelque chose qui devrait rester caché. Comme Foucault, il rappelle l'obsession insensée par le sexe du XX<sup>e</sup> siècle. *Tricks* devrait contribuer à rendre le sexe banal, mais pas pathétique, ni métaphysique, ni formateur. Il rejette également les accusations d'immoralité et d'amoralisme. Dans une note pour l'édition américaine (Paris, 16 décembre 1979), Camus insiste sur l'histoire et la géographie de l'homosexualité, son caractère expérimental, et non pas son essence ou sa nature (1988 : 22-23). Dans la note 2 de l'édition française (14 mars 1982), il déclare qu'il n'y a pas d'invocation de supériorité, pas de défense, pas d'éloge. Pour Camus, le phénomène des *tricks* semblent plus sobres, plus propres, moins obscènes que les sentiments amoureux omniprésents. Ils ne représentent pas tous les *tricks* possibles, ni toute l'homosexualité, bien qu'ils y semblent plus communs que dans l'hétérosexualité (1988 : 24). Et bien que Camus construise *Tricks* par le contre-exemple d'*Élégies* (note 3 dans l'édition française, Paris, 22 janvier 1988) – car les deux livres, publiés en 1988, s'opposent dans leur présentation de l'homosexualité, l'un utilisant l'élégiaque, l'autre rappelant le ton des portraits « frivoles » de la tradition libertine, il semble qu'ici, l'absence de commentaire, le refus du lyrisme et du sentimental soit la meilleure voie pour la littérature, régime spécifique du plus vrai que le vrai.

Mais au moins trois dispositifs, ironiquement, détachent *Tricks* des éloges de Barthes au sujet du succès de la transposition du sexe en discours chez Camus. Le premier dispositif, ce sont les commentaires en italique et entre parenthèses, qui déchirent le tissu de la mémoire parce qu'ils concernent à la fois le temps de la narration et le temps de l'écriture. Le deuxième dispositif, ironique, concerne l'épisode sur Jeremy, qui se transforme en un dialogue sur la compréhension de la photographie chez Barthes (*Tricks* : 437-441), où Renaud conclut que nous sommes complètement dans *Tristan* et que Barthes ne conteste pas le discours dominant, mais « le suivant, celui qui se prépare /.../ à dominer à son tour » (ibid. : 441).

Le troisième dispositif, peut-être le plus paradoxal, est l'Invisible, l'un des derniers tricks intitulé « A Perfect Fuck » (« Une baise parfaite ») où il parle du « délire, mais quand même d'un délire contrôlé » (ibid. : 458), du « plaisir » qu'il appelle bonheur, fragile par définition. L'épisode lui-même est symbolique dès le début, depuis leur consommation de cocaïne et leur excellent dîner jusqu'au sauna 8709, qui ressemble à un « labyrinthe » (ibid. : 455), dans lequel Tony, l'un des amis du narrateur et Renaud le narrateur sentent le jeune homme, l'Invisible, dans l'ombre. En vain, le narrateur essaie de décrire la perfection de la sensation, la perfection du moment (ibid. : 459). L'Invisible, se retirant après tout sans mots, en les tapotant sur l'épaule, boucle cette soirée parfaite qui associe tricks et élégies non seulement en niant la sentimentalité et l'amour omniprésent, mais également en ouvrant des possibilités pour quelque chose à quoi on n'a rien à ajouter. Ainsi les tricks en tant que phénomène cesse-t-il brusquement d'être à la fois une supercherie et une manœuvre, un artifice et un style, un maniérisme ou un comportement suspect et devient de la littérature.

## 5 EN GUISE DE CONCLUSION

Vautrin, porteur de l'anachronisme de l'éthos aristocratique, pourrait servir de symbole permettant d'expliquer la spécificité du « développement » du concept de l'homosexualité dans la littérature française, qui mène de Balzac à Proust et Barthes, comme une sorte de nostalgie du passé, dont les représentants sont néanmoins des individus remarquables, chevaliers de la culture. Ils sont condamnés par ceux qui n'ont pas besoin du « raffinement » : Guérin, abandonnant la haute société parisienne, condamnant la petite bourgeoisie et le consumérisme au profit des jeunes prolétariens, Genet, le « martyr » de Sartre, destructeur de l'ordre politique dont la subversion a aussi un caractère politique, auquel succèdent Duvert et Louis, intervenant dans le quotidien par une critique directe de la société qui ne les prive pas du littéraire, du poétique et de l'imaginaire. Camus, avec *Élégies* et *Tricks*, s'est éloigné le plus de l'engagement, inaugurant la thématization de l'homosexualité au sein du privé, mais non pas de l'« intime », de la poétique de la fugacité, à travers, à la fois, la mort et la sexualité, en associant la mémoire dans les élégies avec la mobilité des rencontres (Hocquenghem). Ainsi rapproche-t-il les tricks « scandaleux », reconnus par Barthes, aux tentatives théoriques contemporaines qui mettent en garde contre les dangers du concept d'identité et de normalisation.

Or, le Vautrin de Balzac nous montre que l'actuel ne survit que dans l'ambiguïté et l'indécidable ; l'actuel ne survit ni dans la détermination proustienne ou barthésienne, ni dans la détermination du goût, de l'identité, de l'harmonie ou

de l'engagement d'un Guérin. L'ironie est que le Vautrin de Balzac, criminel, est aussi un homme nouveau, qui réussit, qui, à l'instar de Genet, devient un sujet politique et une figure d'incompréhension.

Peut-être ce concept de malentendu est-il la possibilité d'une sorte de période de « post-coming-out » souhaitée par Naze (2017 : 82), qui pourrait se libérer du cadre misérable des formes institutionnelles politiques et ne pas réintroduire le mode du « secret » comme un refus de « transparence », un impératif disciplinaire, policier de « tout dire », « tout admettre » (comme le démontre Foucault dans *Du gouvernement des vivants* et le dernier volume de *L'Histoire de la sexualité, Les aveux de la chair*), mais inaugurer une sorte d'orientation sexuelle nomade, fluide et hétérogène qui redeviendrait politique.

Aussi réactualise-t-il, ce concept du malentendu, l'héritage de Guérin en tant que « révolutionnaire homosexuel » (pas un « homosexuel révolutionnaire », Guérin 2016 : 39) le privant de la « grandeur » de son Vautrin et du « malentendu de l'intellectuel » dont il souffre, ainsi que Gide avant lui, tout en remettant en question la possibilité dangereuse de la cohérence qui pourrait se transformer en fascisme. Le refus de nommer de Camus semble être la réponse contemporaine qui accompagne le glissement des concepts, du corps que nous avons au corps que nous sommes, de « nous sommes tous égaux » à « nous sommes tous les mêmes ».

Mais ses *Tricks* ne sont pas les *Pompes funèbres* de Genet. Chez Camus, il n'y a pas d'univers du Mal, pas de métaphysique, pas de trahison, pas de « vérité » qui devrait produire ce qui est faux, la fiction, la littérature, comme le dernier rempart contre tout discours ésotérique. Néanmoins, les *Pompes funèbres* invoquent aussi un « autre monde », par le biais du « rejet du monde par le monde » qui créerait l'humilité ou l'arrogance et la recherche de nouvelles règles de vie (Genet 1978 : 266). Or les figures du « politique » de Genet, celles qui créent un malentendu, celles qui emprisonnent le discours, plutôt que de devenir prisonnières du discours (Marty 2006 : 60), si elles ne sont pas transformées en un moyen de sortir de toute captivité, elles montrent les pièges de l'engagement et de la métaphysique de la politique incarnés ici dans la pornographie identitaire. Tous ces auteurs, de Balzac, Guérin, Genet, Duvert à Camus, suggèrent qu'une possibilité nouvelle, au-delà de la transgression ou de la perversion, au-delà de la normalisation, peut être donnée par la littérature. Tout comme Camus, Duvert (1989 : 35) affirme que la lecture est une nécrophilie qui cherche l'illusion du vivant. La littérature, à l'encontre de la révolution, répète toujours que chaque langue a sa propre langue rêvée.

## Références bibliographiques

- Balzac, Honoré de, 1929 : *Vautrin. Théâtre, I, Œuvres complètes*. Paris : Louis Conard, Libraire-Éditeur. 1-150.
- Berry, David, 2004 : « Workers of the World, Embrace ! », Daniel Guérin, the Labour Movement and Homosexuality. *Left History* 9/2. 11-43.
- Camus, Renaud, 1988 : *Élégies pour quelques-uns*. Paris : P.O.L éditeur.
- Camus, Renaud, 1988 : *Tricks, préface de Roland Barthes*. Paris : P.O.L éditeur.
- Duvert, Tony, 1974 : *Le bon sexe illustré*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Duvert, Tony, 1989 : *Abécédaire malveillant*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Genet, Jean, 1953/1978 : *Pompes funèbres*. Paris : Gallimard, nrf, collection Blanche/« L'Imaginaire ».
- Genet, Jean, 1986 : *Un captif amoureux*. Paris : Gallimard, nrf.
- Genet, Jean, 2010 : *L'ennemi déclaré. Textes et entretiens choisis (1970-1983)*. Paris : Gallimard, folio.
- Guérin, Daniel, 1959 : *Jeunesse du socialisme libertaire, essais*. Paris : Librairie Marcel Rivière.
- Guérin, Daniel, 1962 : *Eux et lui*. Monaco : Éditions du Rocher.
- Guérin, Daniel, 1962 : *Vautrin, du roman à la scène et à l'écran*. Paris : Éditions de la plume d'or.
- Guérin, Daniel, 1965 : *Un jeune homme excentrique. Essai d'autobiographie*. Paris : Julliard.
- Guérin, Daniel, 1972/2016 : *Autobiographie de jeunesse, D'une dissidence sexuelle au socialisme*. Paris : Belfond, La Fabrique éditions.
- Guérin, Daniel, 1977 : *Le feu du sang. Autobiographie politique et charnelle*. Paris : Bernard Grasset.
- Guérin, Daniel, 1983 : *Homosexualité & révolution*. Saint-Denis : Daniel Guérin et le Vent du chemin : Les Cahiers du vent du chemin.
- Hocquenghem, Guy, 1988 : *La Beauté du métis, Réflexion d'un francophobe*. Paris : Ramsay.
- Louis, Édouard, 2014 : *En finir avec Eddy Bellegueule*. Paris : Éditions du Seuil/Points.
- Marty, Éric, 2006 : *Jean Genet, post-scriptum*. Paris : Verdier.
- Naze, Alain, 2017 : *Manifeste contre la normalisation gay*. Paris : la fabrique éditions.
- Sartre, Jean-Paul, 1952/2011 : *Œuvres complètes de Jean Genet. Saint Genet, comédien et martyr*. Paris : Gallimard, coll. Tel 377.